Prologue

La femme aux traits fins et sales, parcourus de sillons encore humides et plus clairs, se relevait péniblement d'un taillis. Autour d'elle se dressaient des arbres d'une envergure titanesque, de véritables colosses de bois millénaire dont les troncs massifs, à l'écorce rousse et profondément crevassée, s'enracinaient dans la terre noire tels les piliers du monde lui-même. Leurs cimes lointaines semblaient percer la voûte céleste, la toisant de toute leur hauteur avec une indifférence écrasante. D'un geste fébrile, elle acheva de se libérer du cordon et du placenta encore chauds, puis assura sa prise sur le nouveau-né qui hurlait dans ses bras.

Les nuages, en s'amoncelant, achevèrent d'avaler la lune ; son dernier éclat blafard s'éteignit sur les frondaisons, laissant le sommet des arbres disparaître totalement dans leur hauteur. Autour d'elle, le clapotis des gouttes sur la végétation enflait en clameur, comme un râle chuchotant de la forêt elle-même. Affaiblie, tremblante, souillée de sang, la femme s'ajusta une dernière fois. Puis elle s'élança, la foulée chancelante maintenant pourtant une trajectoire sûre.

Ballottée en sautant par-dessus les racines envahissantes sur son chemin, malmenée par des ronces aux pointes semblables à des dagues, elle continuait pourtant son parcours sans hésitation vers la même direction. L'obscurité ne la gênait en rien, et elle courait en évitant soigneusement de poser les yeux sur la vie fragile qui se débattait contre sa poitrine. Bientôt, des ombres se mirent à rôder autour de sa course dans un tumulte de feuilles froissées et de sourds craquements de branches. Lorsqu'elle osait tourner la tête, elle ne percevait dans les ténèbres que l'éclat éphémère de pupilles clignotantes à la manière d’énormes lucioles.

Alors que le vent se levait, arrachant aux branches qui s'entrechoquaient de sinistres craquements, la forêt s'ouvrit sur une clairière où des rochers, taillés en formes géométriques, se dressaient vers le ciel. À la lisière, les arbres n'étaient plus que de grandes ombres entamant une danse rituelle. Elle avança d'un pas lent dans le sanctuaire.

Elle marqua une pause en approchant de la dalle nue qui trônait au centre. C'est alors que des loups émergèrent des buissons, face à elle. Chacune de ces bêtes dépassait un homme à cheval ; leurs gueules auraient pu lui emporter la tête d'un seul coup. Mais ils ne chargèrent pas. Ils se déployèrent dans des mouvements lents, calculés en arc de cercle autour des pierres et s'immobilisèrent, gueules closes. Ils attendaient ce qui leur semblait dû.

Le regard fixe, elle franchit les derniers pas et déposa l'enfant hurlant sur la pierre, au moment où les premiers éclairs strièrent le ciel noir. Les bêtes se levèrent alors et s'approchèrent de l'autel, sans hâte, comme on officie. La mère, elle, reculait à mesure, un pas pour chacun des leurs. Mais elle ne put s'empêcher de poser un regard humide sur l'enfant, le visage tordu, la main tremblante, comme hésitant à se tendre vers lui.

Une lumière irisée perça des taillis derrière elle. Si vive que la femme dut fermer les yeux et que la clairière entière parut prendre mille couleurs éclatantes sous l'orage terne. Une voix s'imposa au même moment :

— Hors de question !

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, les loups fuyaient déjà, queue basse, sans un grondement, sans un regard pour l'offrande abandonnée sur la pierre. Des bêtes de cette taille… et pas une n'avait attendu de voir ce qui portait cette lumière.

La femme ne chercha pas à savoir à qui l'ordre s'était adressé. Elle tourna les talons et s'enfuit, plus vite encore qu'elle n'était venue. Une seule fois, entre les troncs, elle regarda en arrière : dans la clairière, une haute silhouette de lumière s'avançait d'un pas égal vers l'autel où l'enfant, lui, hurlait toujours.

Elle ne vit jamais la suite, mais l'oppression dans sa poitrine se relâcha, la laissant enfin respirer alors que la lumière et les cris disparaissaient dans le lointain.